

Les condamnés meurent à l'aube

C'était une aube au goût de crépuscule. Le jour rasait les murs et dessinait des fantômes frileux, des gens qui marchent, automates gris, ramassés sur eux-mêmes comme des chiens honteux, emmitouflés dans leur ennui, leur fatigue, comme quand la colère est morte, comme quand on a cédé aux pas résignés de la répétition des choses. Une sale aube humide, de celles qui font soupirer les gosses quand on les réveille pour l'école. Même l'idée des feuilles mortes qu'on lance vers le ciel à grands coups de pieds, même l'idée des flaques dans lesquelles on bondit avec des gerbes d'eau brune giclant sur les fillettes qui gloussent, même l'idée des châtaignes grêlées qui brûlent les doigts quand on les décortique, rien qui donne envie de franchir le seuil de la maison chaude, au moment où l'odeur du pain et du café se dilue dans les relents de brume, dans cette émanation étrange de pluie, de ville et d'hiver.

Momo regardait par la fenêtre ce jour qui ne venait pas ; il avait repoussé le linge qui séchait en travers, pendu sur un fil et c'était souvent qu'il imaginait des vêtements funambules, personnages gonflés, légers ballons, invisibles et pourtant là, caracolant dans la cuisine exiguë, comme des pantins vides. Il se faisait sa féerie, guettant la buée qui dégoulinait sur les vitres, pour chasser chaque goutte, la traquer, comme une larme froide. Il avait effacé de sa manche le rideau mouillé que la nuit accroche aux carreaux et il cherchait dans la lumière fausse des réverbères la silhouette de Farid. Il l'avait entendu, encore une fois, il avait rendez-vous, encore une fois. Momo savait. Son sommeil était léger, il disait souvent qu'il entendait le

bruissement des papillons, le mouvement des nuages et le cri des fleurs qui ont peur qu'on les cueille. Momo était inquiet, et son cœur battait au défilé des secondes, comme la grosse caisse d'une marche funèbre.

Le parking désert lui déroba bientôt l'ombre si reconnaissable de son grand frère. La voix éraillée d'un moteur qui grippe, une porte qui claque, un aboiement, le ronron en sourdine de l'ascenseur jusqu'à ce léger clac quand il stoppe à l'étage, le grincement qui signale qu'une personne sort ou rentre, la cité lui renvoyait les bruits ordinaires de l'aube juste avant un nouveau silence trompeur, comme une suspension du temps. Après, il savait qu'Amina se lèverait dans un froissement de tissu, le crssshh de sa chemise en nylon qu'elle rajuste sur son pantalon de jogging trop court, c'est pour ça qu'elle le porte la nuit, pour dormir. Puis elle aurait ce geste habituel pour remettre son foulard, quand elle le fait glisser devant ses yeux, comme un bandeau de condamné, en défaisant le noeud qu'elle refermerait, replaçant la rayonne fleurie sur ses beaux cheveux lisses. Puis ses babouches viendraient frapper le sol avant de traîner à ses pieds le long du couloir étroit qui mène à la cuisine. Et l'odeur pesante du café envahirait le petit appartement, vue sur le parking, face au pressing, troisième étage d'un bloc de béton aux angles gris aigus, pourquoi des fioritures puisque c'est pour les « Arabes » ? Au début, il ne comprenait pas, Momo, quand il entendait les Arabes ceci, les Arabes cela, il ne connaissait pas ce mot « lèzarab », il débarquait dans la vie avec sa bouille couleur pain brûlé, sa tignasse frisottée et ses grands yeux de faon ; alors, il disait « moi, je suis pas un « lèzarab », je suis Marocain du Maroc, Meknès, enna meknassi, pas un lèzarab », et tout le monde riait, mais pourquoi ?

Mais ce jour-là, l'aube crachait sa morosité, avec un ciel sombre, plein de soupirs, et des nuages comme de gros sourcils qui se plissent devant les soucis de la vie. Amina dormait, Baba ronflait. Par la porte ouverte, il voyait que Hassan avait quitté

son lit pour aller se blottir dans les bras de Fatiha et le tout petit partageait avec elle ses songes ainsi que des jeux. Et comme toujours son cœur se rétracta tel un papier qu'on froisse en découvrant le lit vide d'Otman. Encore une nuit à courir les rues, à chercher de mauvaises aventures ; il rentrerait bientôt, sentant le tabac et l'alcool et le père crierait pour rien, cognerait peut-être, avec de grands mouvements des bras, pour rien ; il rabrouerait Amina et lui Momo, il pleurerait pour tout ça, parce que Maman était partie loin, trop loin, dans un pays au-delà du monde, on disait que c'était si beau et si parfumé, l'été à perpétuité.

Quand il pensait à sa maman, Momo reniflait et regardait fixement devant lui pour chasser les larmes, pleurer c'est bon pour les filles, même Amina, elle pleure, lui, c'est juste quand il est seul, il pleure d'un coup, vite et fort, puis c'est fini.

Mais ce jour-là, ce n'est pas une aube à souvenirs, c'est comme un mur de nuit qui résiste et qui lui cache Farid, mais pourquoi court-il ainsi ? Farid, ce n'est pas comme Otman, pas un bagarreur, non, c'est un garçon sérieux, qui étudie avec ambition, avec rage, il veut être le meilleur, battre les Français sur leur propre terrain. Et que je t'apprends le latin et que je te résous les calculs les plus ardues, félicitations du conseil de classe, bravo Farid !

Mais avec cette aube-là qui n'en finit pas de répandre son deuil, comme dans l'envolée d'un corbeau malade qui plane pesamment, Momo quitte son poste d'observation, vite, et sur la pointe des pieds, il prend sur une chaise, le blouson de jeans que son frère a oublié, un vêtement de Farid le protégera des mauvaises rencontres. Il referme sans bruit le battant de l'entrée et s'engage dans l'escalier qui s'ouvre juste à côté de l'ascenseur, pas de bruit, juste ses pas menus qui sautillent de marche en marche, vite. En bas, attention. Personne, mais il vérifie. Il court, poursuivant cette ombre de son frère qui se découpe devant lui selon les jets de lumière lâchés par les éclairages de rue. Il a froid,

le tissu est mince, l'hiver rôde en lui malgré les manches trop longues et les larges pans qu'il tient bien croisés contre sa poitrine. Ça sent Farid, une odeur de déodorant, avec quelque chose de plus, une odeur de vêtement porté, une odeur d'homme.

Farid n'est plus le même, avoir dix-sept ans l'a changé, il est devenu étrange, mystérieux, distant. Momo aimait bien quand son frère le saisissait par surprise pour le percher haut sur ses épaules, des épaules dures et douces, une carrure jeune et déjà adulte, rassurante, aimante. Farid son frère, son modèle.

Voilà qu'il prenait la direction du parc. Momo trottinait, le regard rivé à cette silhouette et de la fixer, il avait moins peur. Il se disait que les loups l'oublieraient, que les chacals des histoires ne viendraient pas lui marchander sa petite vie, lui si minuscule, dans les ombres de l'aube finissante. Le jour allait se lever. Une forme vint au-devant de Farid. Momo savait, il aurait pu raconter l'histoire par cœur.

La fille était petite et toute menue, une brunette aux cheveux en tortillons épais qui lui retombaient librement sur le dos, un teint clair qui rosissait aux pommettes, une bouche toujours un peu humide, fraîche et des yeux bleus, directs, frondeurs. Aurélie. Elle allait en classe avec Otman, même collègue, mais un parcours scolaire voué à la réussite, déterminée, battante, de la race des gagnants. Et des seigneurs. Un père médecin qui avait ouvert dans le quartier un cabinet de groupe avec son épouse infirmière. L'argent rentrait à flots. La politique s'en mêlait, Monsieur traficotait dans les rangs d'un parti bien en place ; il avait ses entrées à la mairie ; il connaissait tout le gratin aux commandes, tous les marionnettistes de la vie politicienne. Il offrait à Madame des vacances exotiques et tous deux paraient en vêtement coûteux. Pour Momo, ils semblaient tout droit sortis des « Feux de l'amour », qu'Amina regardait avec fascination à la télévision. Morno les détestait comme il détestait Aurélie.

Et devant lui, justement, c'était comme dans les séries américaines, quand les héros s'enlacent et que leurs lèvres se joignent avec frénésie. Ça le dégoûtait, Momo, ces baisers en grimace, gras comme des crêpes. Il en eut une douleur, en haut de la poitrine, juste au-dessus du cœur ; voir Farid engouffrer dans sa bouche les lèvres de cette pimbêche était incongru, scandaleux, obscène. Ça le choquait, jamais il n'avait vu son père embrasser sa mère de cette façon, jamais ses parents ne se touchaient publiquement et là, c'était comme un câlin avec Hassan, quand Amina le couvre des baisers et que le bébé se colle à elle de toute la force de son amour naissant, c'était cela sans l'être, trouble, désagréable, ça le gênait de voir le corps de son frère s'agripper avec force à celui de cette fille sans pudeur.

Il s'était dissimulé dans le retrait d'une allée, derrière le large tronc d'un arbre et espionnait, envahi d'inquiétude, priant pour que le jour se lève et que cette aube laide, oppressante, qui met le dos en sueur et qui gèle le cœur soit balayée par la lumière. Mais la nuit prenait son temps et l'aube étendait un froid tentaculaire dans le parc désert.

Il aurait tellement aimé se plonger dans la nuit marocaine, une nuit qui reconstruit le monde avec des pans de lumière dressés par des éclats de lune et des zones d'encre où on ne voit plus ses pieds. Pas cette ouate qui s'emmêle sur la ville, pas cet éclairage menteur qui ouvre des pièges au détour des impasses. Et puis voir ce ciel rosé semé d'un duvet d'or qui donne à la misère des maisons basses, improvisées dans la survie, tu sais, quand tu quittes la ville moderne, que tu te diriges vers la médina, tout ce pisé branlant qui prend des allures de forteresse, là, dans l'aura de l'Orient, quand l'aube délivre enfin toutes les couleurs du jour. Tu sais, quand on va chez Lalla Mina, on arrive de France, épuisés de voyage dans la touffeur poussiéreuse des routes, entassés dans la voiture chargée de cadeaux, là, devant toi, c'est la fin de la nuit, le monde rosit des retrouvailles comme avant, quand Maman vivait. Maintenant plus aucune voix de

femme douce ne m'appelle « oulidi » dans le secret des caresses maternelles, maintenant que Baba va se remarier, maintenant que Farid trahit le Coran en aimant une « nsrania », maintenant qu'Otman rôde comme un loup dans des nuits illégales. Momo sent qu'une force puissante le repousse en marge de ses joies d'enfant. Il patauge dans une neige sale qui fond sous les pas, il a peur de glisser, il n'y a pas de bras à la chair chaude et odorante pour le retenir ; il voudrait tant encore respirer la peau tendre de cette poitrine aimée, comme quand son univers était borné par deux seins gonflés de lait généreux puis quand il s'ouvrait sur un dos embué de sueur où il s'endormait, bien calé contre les reins de sa mère, au rythme de ses gestes quotidiens si rassurants. « A moui » ! Ce cri lui échappe encore la nuit, au fond de ses cauchemars, quand il repousse en hurlant des « djennoun » tueurs d'orphelins. Momo est si petit encore, à sept ans, fanfaron pour les autres, brandissant son incisive juste tombée, bravache, « Dieu, je lance au loin cette dent de gazelle, donne-moi des dents de lion ! »... Momo tremble dans l'aube qui plane en tournoyant, l'envergure de la nuit pèse encore à l'horizon brisé de la cité, l'aube attend et son souffle anthracite empuantit le carré de verdure où le garçonnet se blottit.

Il sait que tout ça ne peut pas durer, le temps marque le monde de son pas funèbre, c'est un géant sombre qui jette les enfants dans sa capuche et les étouffe dans les pans de son burnous. Et ça tire sur les jambes et ça tire sur les bras, ça sculpte la chair enfantine pour forger des adultes hagards, si vite grandis. Momo s'est caché la tête dans le blouson de Farid et a mis ses mains sur ses oreilles.

Il ne verra pas ces quatre silhouettes qui courent, armées de matraques, quatre formes jaillies du bosquet et qui bondissent sur le couple enlacé. Aurélie crie, c'est comme dans un film américain, les amants arrachés l'un à l'autre, le héros impuissant assiste au rapt de la femme qu'il aime et qu'il ne peut pas protéger. L'adolescente se débat, elle appelle Farid, elle est